PAMPA

Carnets naturalistes

Textes & photographies: Yves Bilat
Peintures & dessins: Luc Torregrossa

Introduction

Baignée par les eaux du Rio de La Plata et adossée à l'Océan Atlantique, avec pour centre géographique et économique la ville de Buenos Aires, la Pampa est une plaine vaste comme la France. Darwin y passa plusieurs mois lors de son voyage sur le Beagle, qui donnera naissance à «L'Origine des espèces». Patrie du gaucho, elle est peuplée aujourd'hui de 25 millions d'êtres humains, soit 70% de la population argentine, pour 35 millions de têtes de bétail.

D'origine quechua, le terme «pampa» signifiait plaine ou plateau puis, par extension, s'est rapporté à tout le territoire à l'Est de la cordillère des Andes. Aujourd'hui la Pampa se limite à la région steppique au Nord de la Patagonie, dont la superficie s'agrandit au fur et à mesure des déboisements.

En quittant la capitale, ma première vision de la Pampa est décevante. Derrière le mythe des grands espaces inhabités, m'apparaissent des champs cultivés, des villages aux faubourgs infinis, des bosquets d'eucalyptus. Le bétail est engraissé sur des prairies artificielles de luzerne ou sur des champs de maïs. Le mythe s'efface devant la réalité, celle d'un pays dont l'économie dépend essentiellement de la région pampéenne. En un siècle et demi, les meilleures terres ont été utilisées pour la production agricole, qui en fit un des greniers du monde.

Mais la Pampa est grande. Dans les zones basses, aux sols inondables ou salés, l'élevage extensif laisse une large place à la nature, en particulier aux oiseaux. En cherchant un peu, quelques beaux restes de steppe sèche s'offrent encore à l'observateur, en particulier dans l'Ouest ou dans le Sud.Et c'est dans l'Est que j'ai trouvé mon bonheur, dans la dépression du Salado, une énorme Camargue de quelque 50'000 km² avec sa multitude d'oiseaux, son bétail en semi-liberté et ses gauchos.

Medaland, Nahuel Ruca, Tarhué, Don Emilio. Autant d'estancias où, avec un peu de diplomatie, un sourire ou quelques arguments naturalistes, il est possible d'entrer pour jouir d'une nature encore bien tolérée par les activités humaines.

J'y ai passé des mois, à cheval ou à pied, à parcourir les prairies basses à la recherche de pluviers ou de tatous, à arpenter les steppes hautes pour y lever quelques tinamous ou une Marouette maillée, à longer les canaux inondés dans l'espoir de voir autre chose que les crottes du Capybara, le plus gros rongeur du monde. Pendant des heures, à l'abri d'un affût, dans les aubes froides ou la chaleur de l'été, j'ai guetté les sarcelles, les nandous ou la sortie d'un synallaxe de son abri de joncs ou de spartines. Au centre de cet océan d'herbe, dans les îles que forment les petits bois d'eucalyptus ou les quelques bosquets de micocouliers, j'ai observé les colibris butiner à un mètre de moi, les pics lancer leur grand rire sonore chaque soir à leur retour de prospection des fourmilières de la steppe, l'élanion, le faucon ou la buse planer au dessus des arbres.

Les oiseaux sont partout, souvent très visibles, au point que plusieurs estancieros se sont lancés dans l'écotourisme, par conviction ou pour pallier à la crise économique. Pourtant les débuts sont difficiles, le touriste argentin s'intéressant peu à la nature. Et contrairement aux majestueux sommets des Andes ou aux glaciers de Patagonie, la beauté de la Pampa ne saute pas immédiatement aux yeux. C'est une terre qui s'apprivoise lentement et invite à une contemplation à laquelle est peu habitué le touriste pressé.

Cette terre pampéenne est d'abord un ciel, un ciel immense avec, tout en bas de l'image, un horizon parfaitement plat. Et comme pour échapper à l'apparente monotonie du paysage, le regard est attiré vers le ciel qui l'anime d'un véritable ballet de nuages. Ceux-ci se confrontent aux vents en une multitude de formes et de tonalités qui varient du gris plomb au blanc pur. Certains se dressent face à l'infini du ciel bleu azur, en une ligne de front paraissant tirée à la règle, tels le rouleau des vagues sur une plage. Les soirs d'hiver, lorsque le brouillard s'abaisse jusqu'au sol, il prend sa revanche en se parant des reflets colorés que lui renvoie le soleil. Juste avant le crépuscule, le dos du bétail, noir, paraît flotter dans cette ouate colorée. Et lorsque la saison est pluvieuse, toute la plaine inondée se pare de tons roses ou dorés. A cause de cet horizon si bas, si lointain, le soleil paraît alors énorme.

S'habituant à cet espace sans fin, nos yeux s'attardent enfin sur une prairie qui peu à peu, au fil des saisons, laisse apparaître de subtiles différences de formes, de couleurs et de composition.

12 Septembre
Un brouillard épais enveloppe l'aube. Le «tcha-rau» perçant d'un Kamichi troue le silence et son ombre passe en vol au-dessus de moi. Alors que le soleil lentement monte de l'horizon, le brouillard s'évapore, laissant apparaître des touffes de joncs parmi lesquels quelques génisses curieuses me regardent. Plus loin, estompés par la brume encore présente, un groupe de Nandous broute paisiblement. Les Vanneaux teros lancent leur cri perçant et insistant, tandis qu'un vol de canards passe et se pose sur quelque gouille peu profonde où ils s'alimenteront une partie de la matinée. La pampa s'éveille.

La Pampa & l'Homme

La première fondation de Buenos Aires date du XVIème siècle. La Pampa n'intéresse alors pas les Européens. Le but de Pedro de Mendoza est de créer une route par l'intérieur des terres pour exporter les richesses minières du Pérou, sans passer par le détroit de Magellan et son dangereux Cap Horn. Le territoire de cette époque est peuplé de tribus nomades, dominées par les puissants mapouches. Il faut attendre 1870 pour que le gouvernement argentin occupe militairement la Pampa en organisant ce qu'il appela la «Conquête du désert».

Dès lors, l'Argentine prend peu à peu possession du territoire «hérité» de la couronne espagnole. Les dernières tribus mapouches se réfugient dans les Andes où elles survivent tant bien que mal jusqu'à ce jour.

Le poil brillant de transpiration, le cheval attend patiemment que sa cavalière lui retire la monture et lui passe un jet d'eau sur le dos. Au grand galop il quitte ensuite le petit bois et rejoint ses compagnons restés aux champs. Après une rude journée à amener les troupeaux dans les enclos pour y marquer les veaux, c'est l'heure de préparer le traditionnel maté. Jeanny est la propriétaire de l'estancia de Médaland. Elle me raconte:

Au début du XXème siècle, quelque part dans le pays basque espagnol, son père encore enfant s'embarque pour le Nouveau Monde avec ses quatre frères majeurs, décidés à tenter la grande aventure. «Se faire l'Amérique», comme on disait alors.

De l'autre coté de l'Atlantique, la Pampa argentine a commencé à s'organiser. En 1877, la «Conquête du désert» a éliminé définitivement les empêcheurs de coloniser en paix. La division internationale du travail s'instaure. La demande de matières premières, principalement britannique, pousse le pouvoir à aménager le pays de manière à y répondre le plus efficacement possible, sans pour autant entrer en compétition avec l'empire alors tout puissant.

Les céréales et le bétail sont dorénavant les deux mamelles de la nation, toute tentative de développement industriel étant immédiatement contrecarrée par les tenants du pouvoir. La production du fameux bœuf argentin se répartit sur tout le territoire de la Pampa. Les terres basses inondables et peu productives de l'Est sont utilisées comme zones de naissances, à raison d'une demi-bête à l'hectare. Les mères passent l'année aux champs avec leur veau, puis celui-ci est vendu et transporté à l'Ouest, où des sols fertiles y permettent un engraissement plus intensif.

En possession d'un certain capital, les oncles de Jeanny acquièrent 70 000 hectares de terre adossés à la mer dans le Sud-Est de la province de Buenos Aires. Sur ces sols en général pauvres et souvent inondés, ils y pratiquent l'élevage extensif.

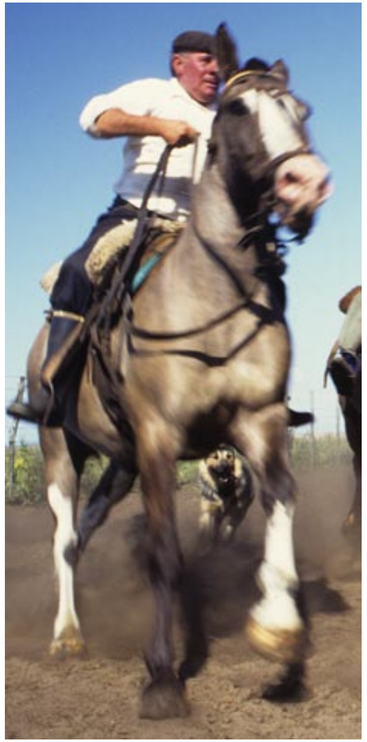
Dans les années cinquante, l'estancia de Jeanny était l'une des dernières du pays à pratiquer le marquage du bétail hors enclos. Les hommes parcouraient le territoire avec «armes et bagages» pendant plus d'une semaine. Ils regroupaient les troupeaux, marquaient les veaux et castraient les mâles destinés à la boucherie. Le soir, ils dormaient à la belle étoile autour d'un feu.

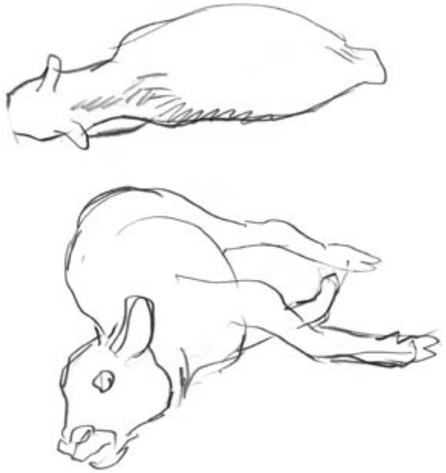
Aujourd'hui, les estancias sont plus petites, mais pour s'occuper des quelques milliers de têtes de bétail, quelques hommes suffisent. Les gauchos.

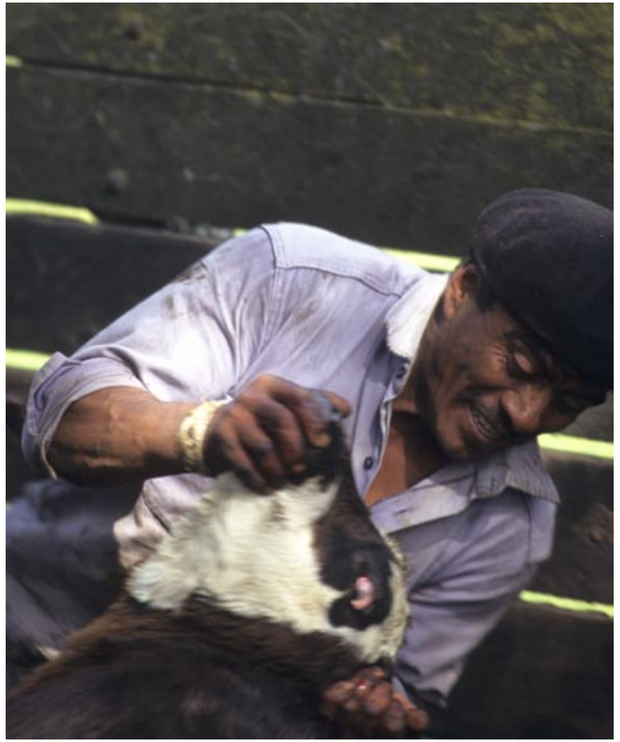
Dans l'imagerie populaire, le gaucho est un cavalier solitaire, un peu vagabond, n'ayant comme seule richesse que son cheval, comme seul toit le ciel de la Pampa et seule frontière l'horizon infini. Cette homme a disparu avec l'arrivée du fil de fer et en raison d'une certaine idée que les dirigeants se faisaient de la nation. Dans les faits, nombreux sont ceux qui, mariés avec une indigène - les femmes blanches étaient rares dans la Pampa à l'époque des guerres d'indépendance - sont devenus, avec le temps, sédentaires, louant leurs bras aux estancieros. Le gaucho du XIXème siècle devait se recycler ou disparaître. Les employés des grandes estancias en sont les dignes descendants.

Ils passent leur journée à cheval à contrôler les parcelles, rassembler le bétail ou simplement pour se déplacer dans ce milieu où le meilleur des tout-terrains ne passe pas toujours. Ces hommes mènent une vie humble mais bien plus digne que celle des trop nombreux habitants des bidonvilles des grands centres urbains.

28 octobre
Lorsque j'atteins le corral, les hommes arrivent déjà avec un premier troupeau. Au galop, dans les beuglements et la poussière, les cavaliers poussent les bêtes dans un entonnoir. Les veaux sont séparés de leur mère et isolés dans un enclos par groupe de dix à quinze.

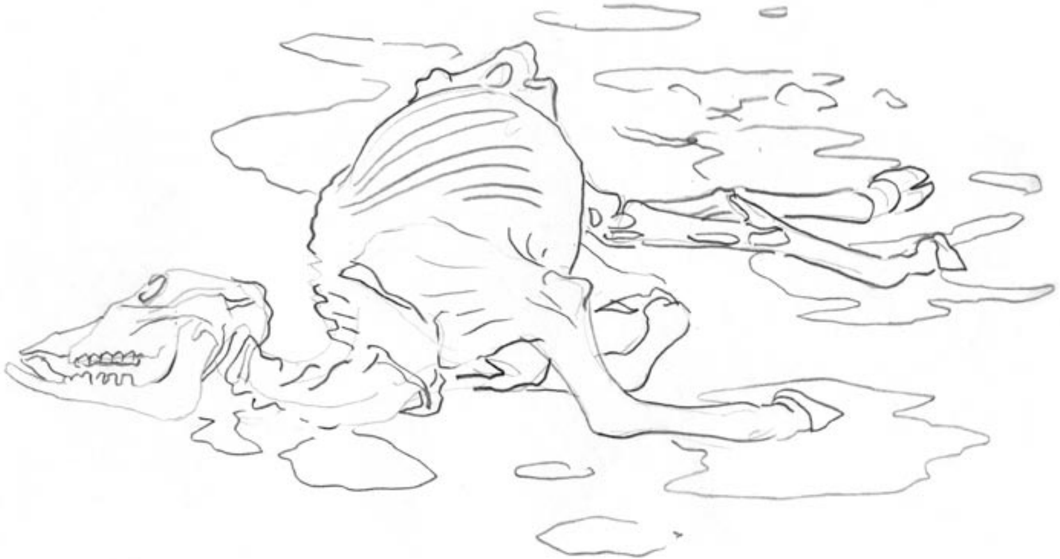






28 octobre
Les veaux sont marqués au fer et les mâles castrés. Le «spectacle» est violent, une violence à laquelle nous ne sommes plus habitués dans notre monde aseptisé. Ames sensibles s'abstenir! Une centaine de veaux seront marqués ce matin. Pas le temps de s'attendrir, le traitement est brusque, brutal même. Alors qu'un veau récalcitrant refuse de pénétrer dans le corral, un homme l'attrape au lasso et le lance par dessus la barrière!

Pour reprendre les termes du peintre et naturaliste Robert Hainard parlant de la mise à mort des taureaux espagnols, le sort du bétail de l'Est pampéen est certainement moins cruel que celui de la majorité du bétail européen, enfermé une grande partie de l'année, inséminé artificiellement et nourri jusqu'à il y a peu de farines animales! Ici, pas de vache folle; les animaux passent toute l'année aux champs et se nourrissent exclusivement de pâture. Les veaux sont avec leur mère jusqu'à ce qu'ils soient vendus. L'insémination artificielle n'a pas encore remplacé les taureaux qui paissent librement plusieurs mois parmi les vaches!



Caracara huppé

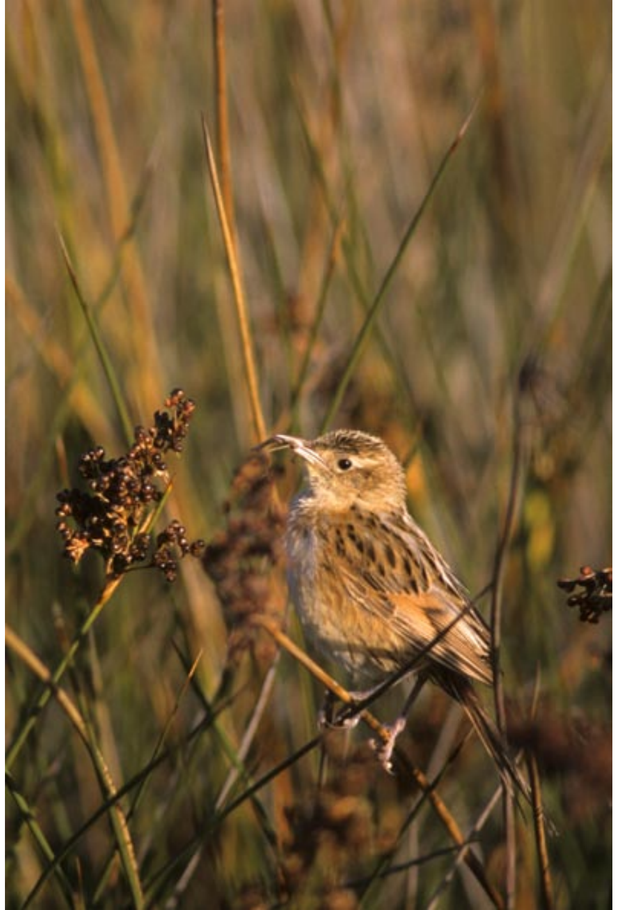
Un océan d'herbe

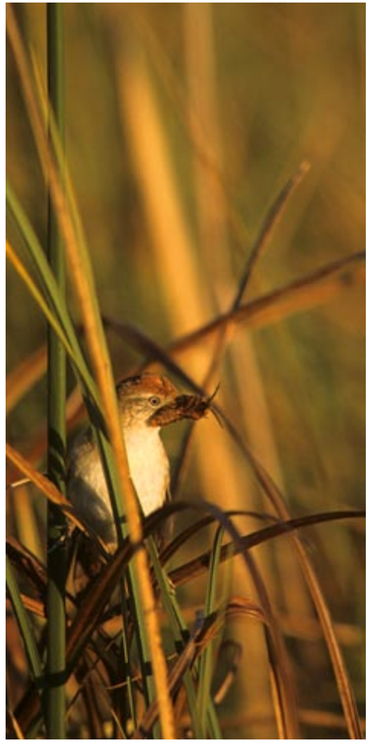
Un océan d'herbe s'offrait encore aux voyageurs qui, dans le courant du XIXème siècle, entreprirent l'exploration de la Pampa. L'absence d'ombre, due au manque d'arbres, le vent permanent, la rareté des points d'eau, particulièrement en été, rendaient la traversée difficile, même à cheval. La hauteur de la végétation atteignait souvent les cuisses du cavalier. La steppe s'étendait à perte de vue sans que rien ne vienne troubler l'horizon, si ce n'est les vagues que le vent créait en jouant avec les hautes herbes.

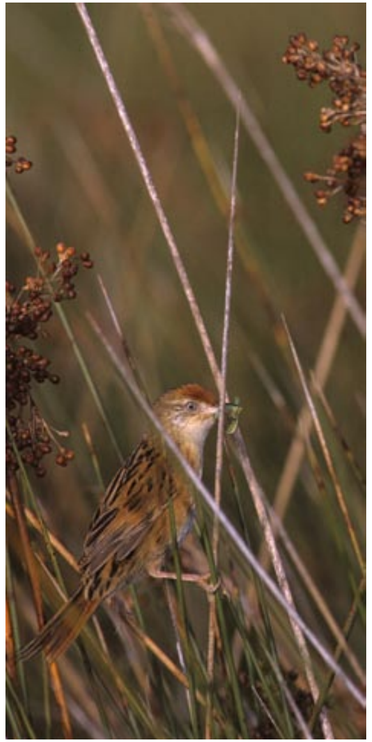
Dans les années 1870, la «Conquête du désert», tel que nomment les livres d'histoire argentins la prise de possession d'un territoire jusqu'alors aux mains des indigènes, va rapidement transformer ces steppes originelles. Sur les meilleures terres, celles-ci vont presque totalement disparaître au profit de cultures ou de prairies fourragères pour le bétail. Dans les zones moins fertiles, inondables ou salées, la végétation naturelle est restée en place plus longtemps. Aujourd'hui encore, les prairies salées et les steppes herbeuses forment d'énormes étendues, surtout dans l'Est de la Pampa. Tout à l'Ouest subsistent de grandes parcelles de steppe sèche où survivent tant bien que mal quelques centaines de Cerfs des Pampas, le cervidé le plus menacé d'Amérique.

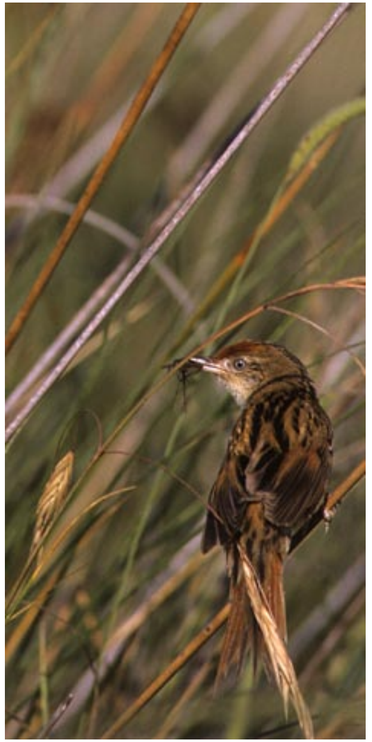
Synallaxe de Hudson et **Jonc piquant**

11 novembre
Depuis plusieurs semaines, je traque le **Synallaxe de Hudson**, *prince des joncs et âme furtive de cet empire herbeux. C'est pour moi l'emblème de la steppe pampéenne et une de ses rare espèce endémique.*
Je repère l'oiseau, immobile au bord d'une touffe de joncs, le bec légèrement dressé tel un butor confiant en son mimétisme. Puis il sort brusquement de son refuge, vole quelques instants sur place, la tête dressée paraissant m'observer, avant de replonger dans la végétation basse.









Le **Synallaxe des marais** vit le plus souvent reclus entre les touffes de joncs ou de spartines qui composent son domaine. De la taille d'une petite fauvette, on ne le voit guère que lorsqu'il lance sa trille d'insecte à demi caché dans la végétation. Parfois il se montre à la vue de l'observateur une ou deux secondes, mais bien vite, tête en bas et queue à l'horizontale, il redescend au coeur de son royaume.

21 mai

L'automne est déjà bien avancé en cette matinée de mai. Les toupets d' **Herbes de la Pampa***, si fournies en été, ont perdu de leur fierté et ne sont plus qu'un prolongement maigrelet des chaumes que laisse apparaître la brume matinale. L'air est humide mais encore doux. Un ciel nuageux semble déjà se deviner sous le brouillard qui se dissipe. Le vent, inévitable compagnon du promeneur pampéen, est encore absent à cette heure matinale, mais cela ne saurait durer. Le moment est bien choisi pour partir à la recherche des quelques passereaux typiques de cette steppe.*

À peine ai-je pénétré entre les hautes touffes de Cortaderia que deux petits oiseaux se précipitent à ma rencontre. Sans arrêt en mouvement, la queue parfois un peu dressée, ils montent et descendent le long des chaumes, me scrutent un instant, curieux, avec un "tchp tchp" nerveux. Puis ils s'éloignent et disparaissent à l'intérieur des feuilles sèches de la graminée. De près, la poitrine grise blanchâtre légèrement rayée et la tache jaune sous le bec de l'un deux ne trompent pas. Grâce à l'absence de vent, ces **Synallaxes soufrés** *sont sortis du couvert et j'aurai eu la chance de bien les observer ce jour-là. Mais il n'en est pas toujours ainsi.*

Tics nerveux, queue dressée, chant explosif dans un corps minuscule, le **Troglodyte à bec court** passe souvent moins inaperçu que les synallaxes dont il partage le domaine.

Troupial dragon

Ada clignot mâle (photo) et femelle
Page de gauche:
Troupial dragon
Synallaxe soufré
Doradite babillarde

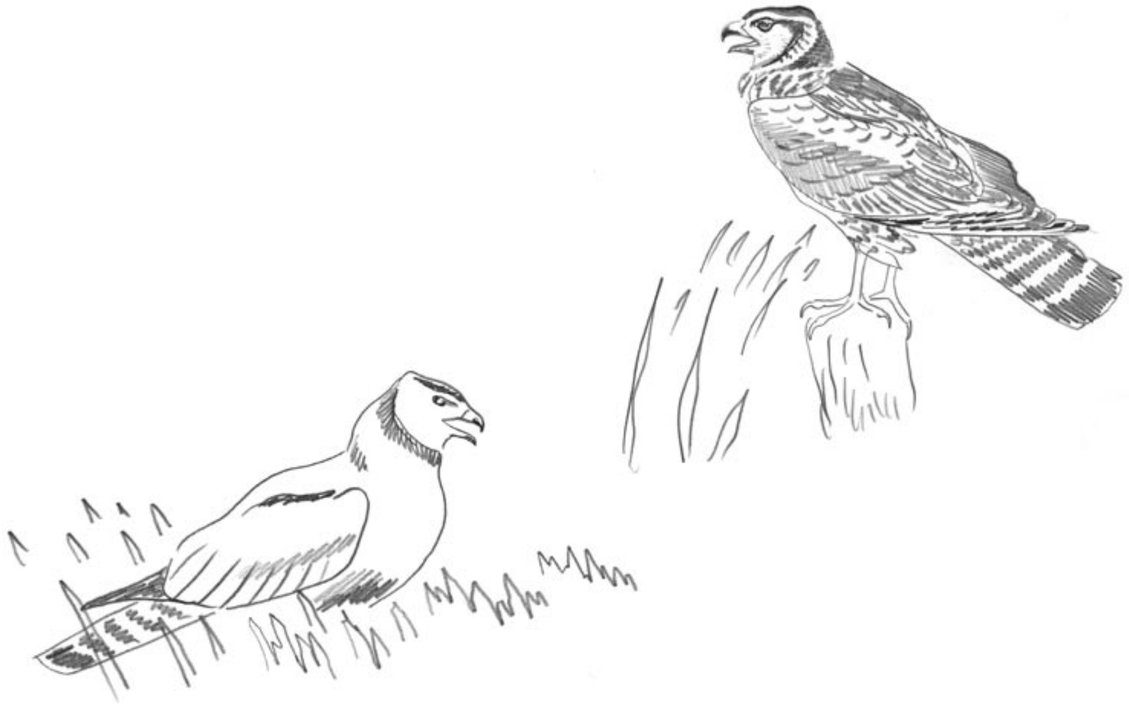
Un bien curieux papillon (***Dirphia pagenstencheri***), typique des grands massifs d'**Herbes-de-la-Pampa**. La femelle a des ailes mais ne les utilise pas. Elle demeure, durant sa courte vie, sur une seule et même tige d'où elle attend le mâle qui la fécondera. Celui-ci est facilement reconnaissable à ses ailes transparentes dont les écailles sont tombées lors du premier vol.

Panicaut à feuilles de bromélia

Ctenucha viridiana

Busard bariolé femelle et **Busard de Buffon** mâle
Page de droite: **Busard bariolé** mâle et femelle (photo)

Busard de Buffon femelle
Page de droite: mâle et femelle



A l'instar de sa cousine l'Autruche d'Afrique, le **Grand Nandou** possède des moeurs sexuelles que la morale réprouve. En effet, les mâles réunissent des harems. Les femelles, une fois seduites et fecondées, vont pondre leurs oeufs dans un grand nid commun, sous la garde du mâle. Une fois éclos, le père seul s'occupe des possins, tandis que les femelles intégrent un nouvel harem. Chaque sexe est ainsi polygame.

Equivalants écologiques des perdrix de l'ancien monde, les tinamous sont évolutivement plus proches des nandous et des autruches.

Tinamou tacheté
Page de gauche: **Tinamou isabelle**

Kamichi à collier

Le **Pic des prés** (ci-contre et vignette) est le seul pic de la steppe pampéenne observable à des kilomètres de l'arbre le plus proche. Ses tarses légèrement plus longs que chez les autres espèces lui permettent de marcher, certes en se dandinant fortement. Cette caractéristique fait de lui un pic «terrestre» qui se nourrit presque exclusivement de fourmis qu'il chasse au sol. Comme souvent chez les pics terrestres, il tolère bien ses congénères, formant de petites bandes d'une dizaine d'individus. S'il utilise le plus fréquemment des arbres pour y creuser un nid, il se retrouve parfois dans des falaises de sable. Son proche parent le **Pic à poitrine d'or** (page de droite) est plus généraliste et s'observe dans des milieux très divers.

12 février
Un vent violent balaie la plaine. La rivière est presque à sec, l'herbe a totalement jauni sous le soleil de janvier. Les champs au bord du chemin sont à peu près vides d'oiseaux. Une petite troupe de **Bécasseaux roussets** *subsiste parmi quelques* **Pluviers bronzés**. *Mais ce sont les derniers, la fin de l'été approche.*

L'automne chassera ces échassiers et la plaine se trouvera désertée quelques temps jusqu'à l'arrivée d'autres espèces venues cette fois du Sud. **Pluviers d'Urville** et **Pluviers oréophile** (double page suivante), nicheurs de Patagonie et de Terre de Feu, viennent hiverner dans la Pampa. Début septembre, alors que les **Pluviers d'Urville** revêtiront leur plumage nuptial avant de retourner nicher dans les tourbières de Terre de Feu, des troupes éparses de petits limicoles apparaitront du Nord dans le ciel souvent pluvieux du printemps pampéen.

La boucle est bouclée: l'espace de quelques jours, les cousins de la toundra arctique et des tourbières subantarctiques se partageront la prairie!

Bécasseaux roussets

Pluvier d'Urville (ci-contre et vignette)
Page de droite: **Pluvier oréophile**

12 novembre
Alors que je recherche les limicoles arctiques venus passer leur hiver sous des cieux plus cléments, les petits échassiers «locaux» sont eux en pleine saison de reproduction. Et c'est soudain la franche panique parmi un groupe de **Vanneaux teros** *lorsqu' apparaît, telle une grosse chenille zigzaguant à travers la plaine, un* **Petit grison** *à la recherche de sa pitance.*

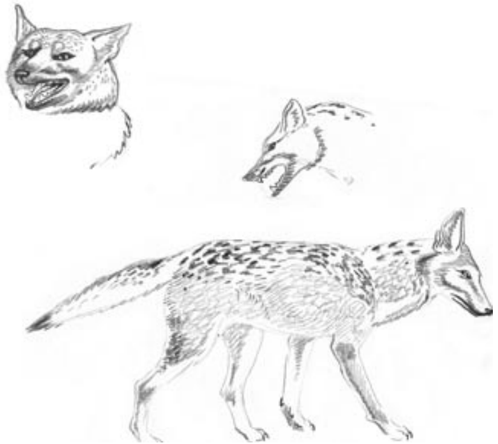
Le **Cerf des Pampas** est le plus grand ongulé de la steppe. Avant que ses effectifs ne soient décimés par les chasseurs et la fièvre afteuse amenée par le bétail européen, il formait des troupeaux de plusieurs milliers de bêtes. Il en reste aujourd'hui moins d'un millier dans toute l'Argentine.

L'odorat du **Cerf des Pampas**, couplé à la vue perçante des nandous dont il partageait le milieu, étaient complémentaires pour assurer la surveillance du territoire face aux jaguars, pumas et autres prédateurs comme les amérindiens mapouches ou pampas. On raconte que ces derniers les chassaient à la course! Toujours en mouvement, leurs réserves de nourriture avec eux, ils poursuivaient les cerfs sans relâche, les empêchant ainsi de s'alimenter. Après plusieurs jours, l'animal épuisé se laissait attraper.

25 octobre
Alors que je chemine entre des touffes d'Herbes-de-la-Pampa, un **Tatou hybride** *file devant moi et plonge dans son terrier. Je m'installe devant et attends. Deux minutes plus tard, son locataire réapparaît à l'entrée. Totalement immobile et à bon vent, je ne suis pas repéré par un jeune tatou manifestement très myope qui s'approche jusqu'à me toucher le pied!*

Page de gauche:
Tatou hybride et **Tatou velu**

28 octobre
L'an dernier, un vieil homme m'avait indiqué un terrier de renard «sur la butte». Mais comment voir une butte dans ce paysage d'une telle platitude? Avec le temps, j'ai découvert qu'en effet, une différence d'altitude d'une vingtaine de centimètres, éloignant d'autant la nappe phréatique, créait des conditions écologiques suffisamment différentes pour qu'une autre végétation s'y installe et que cette zone devienne visible de loin. Je trouvai enfin le terrier des **Renards de la Pampa.**



Il n'y a plus guère de grands carnivores dans la Pampa. Le jaguar y a été exterminé à la fin du XIXème siècle et le puma n'y subsiste plus qu'en quelques régions montagneuses du centre et du Sud. Aujourd'hui c'est le **Chat de Geoffroy** qui tient le rôle de «grand» félin.
(croquis d'après photo)

12 mai
Je chemine à travers une énorme étendue d'herbe rase typique de cette région proche de la mer: la prairie salée. Mon regard est attiré par une forme sombre qui fouille le sol, une **Moufette des Andes.** *Etonnemment peu farouche, elle se laisse approcher à une quinzaine de mètres, puis brusquement se dresse sur ses pattes arrières et me fait front, menaçante, du haut de ses trente centimètres! Je stoppe là mon approche, rendu méfiant par les multiples récits de moufettes projetant leur épouvantable odeur sur leurs assaillants. Quel extraordinaire moyen de défense!*

Crapaud granuleux
Page de droite:
Grenouille cornue d'Argentine
Couleuvre à lignes jaunes

Etangs, rivières et «bagnados»

De la terre ferme au milieu aquatique, la limite est souvent diffuse, parfois invisible. De loin, ce sont les échassiers et les canards qui laissent supposer la présence d'eau.

L'absence de pente rend les rivières tortueuses et paresseuses. A l'aise dans un lit bien trop grand lorsque l'été est sec, l'eau s'y écoule lentement, s'évaporant souvent avant d'avoir atteint un fleuve ou la mer. Mais dès que les pluies reviennent, la rivière reconquiert son lit, une large dépression dont les berges limoneuses dépassent rarement un à deux mètres. Elle déborde alors, prenant possession des champs alentours. Pour un temps, la rivière devient lac.

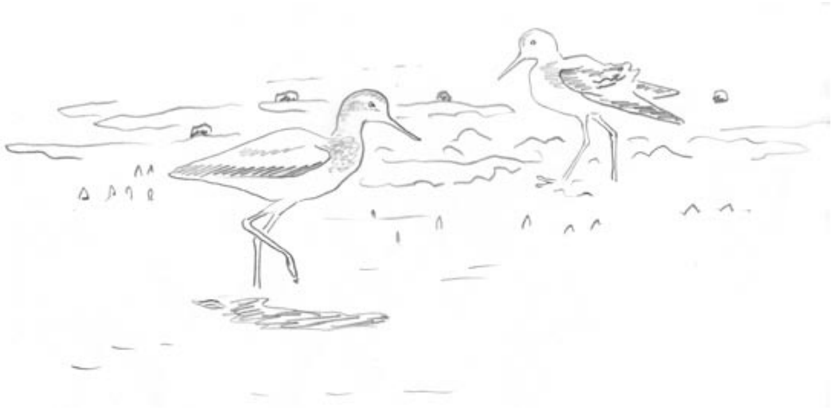
Le sol, souvent peu perméable et l'absence de pente ralentissent l'évacuation de l'eau, qui disparaît alors par lent écoulement et par évaporation grâce au vent permanent et la chaleur estivale. Dans ces régions basses, la nappe phréatique est proche de la surface et des étangs semi-permanents se forment, nommés bañados. Ils sont entourés de *Solanum malacoxylon,* un curieux petit arbuste peu ramifié d'un mètre cinquante de haut aux grandes fleures mauves et aux baies noires. Ces petites dépressions, creusées par le vent en période sèche, souvent accentuées par le piétinement du bétail, vont se ceinturer peu à peu de cette plante capable de supporter de longues périodes de sécheresse comme d'inondations.

La Pampa est d'ailleurs connue pour ces alternances. Lors de périodes très pluvieuses, étangs, bañados et rivières s'unissent pour former de vastes mers intérieures. Durant les premières années de ce siècle, des éleveurs du Nord de la Pampa ont décidé de se reconvertir en pêcheur, leurs «terres» étant recouvertes de près d'un mètre d'eau depuis plusieurs années. Fatalité ? Cela reste à voir. Avant la première guerre mondiale, une grande partie de la forêt xérophile bordant la Pampa avait disparu sous les coups de hache. Le progrès avait besoin de traverses de chemin de fer et de charbon pour les locomotives. L'extension de la frontière agricole nécessitait des quantités ahurissantes de bois pour les poteaux de clôture. Dès les années trente, les premières conséquences se firent sentir. Plusieurs années sèches déclenchèrent des tempêtes de sable et des déplacements de dunes qu'il fallut fixer en plantant des barrières d'eucalyptus. Actuellement, alors que le climat est redevenu plus humide, les pluies ne sont plus absorbées par la forêt et inondent des millions d'hectares, au désespoir de la population.

Ibis à face blanche

Hérons flûte-de-soleil
Solanum malacoxylon

Bécasseaux à croupion blanc (ci-dessus et vignette)
Page de droite: **Échasses blanches**

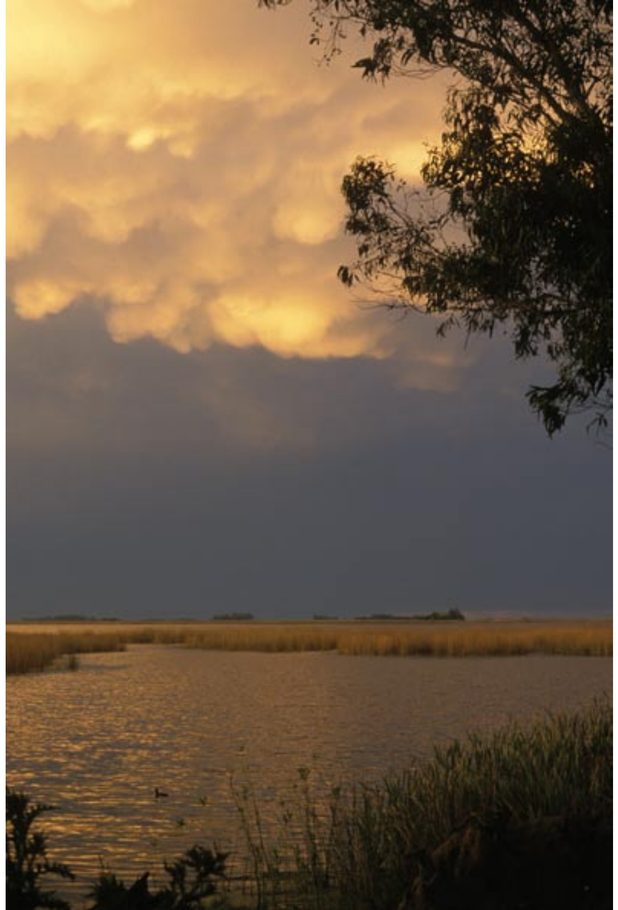


Chevaliers à pattes jaunes
Page de droite: **Vanneaux teros**

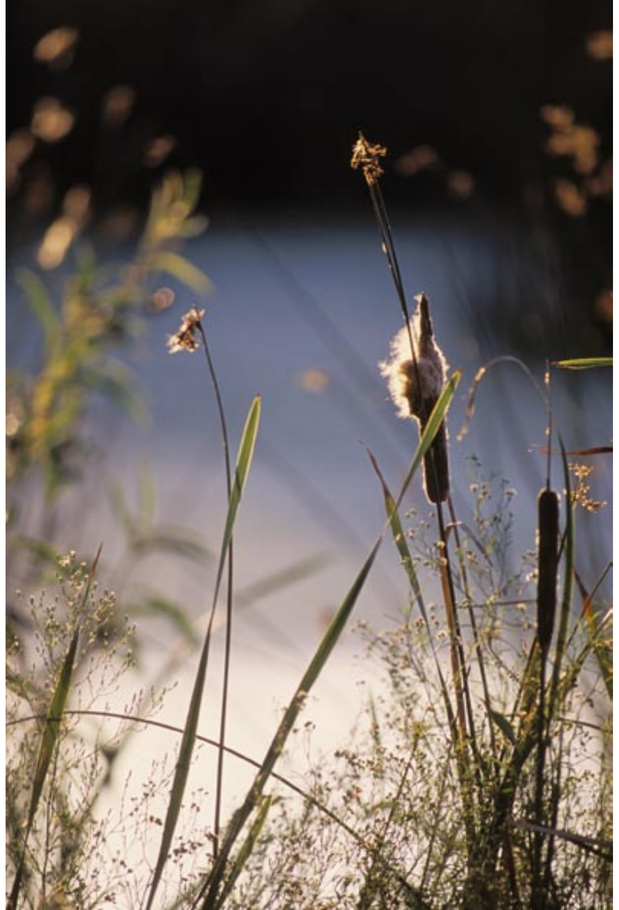
Contrairement à celles de l'hémisphère Nord, les hirondelles de la Pampa n'annoncent pas forcément le printemps, puisqu'il est possible d'en voir presque toute l'année. Neuf espèces y sont présentes. En automne, l'Hirondelle du Chili, nicheuse en Patagonie, vient hiverner sous des cieux plus cléments, alors que les autres espèces repartent au Nord. Au printemps, dès septembre, c'est l'inverse. Mais toutes les hirondelles revenues ne se reproduisent pas, puisque certaines sont des hivernantes en provenance de l'hémisphère Nord.

Le cas le plus curieux est celui de l'Hirondelle rustique. Bien connue en Amérique du Nord elle hiverne au Sud, jusqu'en Argentine. Il y a quelques années on a découvert dans la Pampa, une colonie de reprroduction. Ces oiseaux côtoient pendant l'été austral des individus hivernant en provenance de l'hémisphère Nord! Ces derniers remontent au Nord au mois de mars, mais nul ne sait ce qu'il advient des oiseaux qui se sont reproduits.

Hirondelle blanche et bleue



Certains étangs sont recouverts de plantes flottantes, comme les lentilles d'eau ou cette fougère du genre ***Azolla.*** Lorsque le vent les poussent dans des criques, l'épaisseur est telle que les petits canards ont beaucoup de peine à s'y déplacer.



Creusés à même les couches tendres de limons éoliens qui forment la totalité du sol pampéen, les étangs sont un des éléments importants du paysage. Parfois alignés en chapelets, ils sont les vestiges d'anciens cours d'eau dont les méandres ont surcreusé le lit. Près de la côte, ils se forment souvent à l'Ouest d'anciennes dunes qui, telles des digues, empêchent l'eau de s'écouler vers la mer. Ces plans d'eau permanents se reconnaissent à leur «roselières», formées dans leur presque totalité par des scirpe, accompagnés ici et là de massettes et de graminées aquatiques. Dans les zones les plus externes de l'étang, là où l'eau peut être absente une partie de l'année on retrouve *Solanum malacoxylon*.

Héron cocoi
Page de droite: **Héron vert**

21 octobre
*Un **Héron vert** passe en vol et va se poser en bordure de roselière. Je m'approche lentement. L'oiseau m'ignore totalement, occupé qu'il est à pêcher de minuscules crustacés ou collemboles, un bien maigre festin! Les derniers rayons du soleil lui dessinent une mince ligne dorée autour du bec et des épaules. La lumière est superbe de sobriété.*

Blongios varié
Page de gauche: **Héron vert**

4 novembre
Vers 5h30 deux ***Capybaras****, de la taille d'un gros chien, passent devant moi à la nage, leur tête seule émergeant du liquide. Ils s'arrêtent un instant, regardent dans ma direction, puis repartent. L'après-midi l'un d'eux réapparaît pour croquer quelques pousses tendre au ras de l'eau.*

Ragondin
Page de droite: **Capybara**

23 octobre
6 heures du matin. La brume se lève lentement, mais le ciel au-dessus s'annonce blafard. Plusieurs ***Milans des marais*** *survolent l'étang. Dans la roselière, un adulte surveille un nid en construction. Caché dans mon affût flottant, je m'approche à sept ou huit mètres. L'oiseau, immobile depuis quarante minutes, crie soudain. Un autre individu apparaît avec des branchettes dans le bec, qu'il dispose sur le nid. Un nouveau cri, plus bref et c'est l'accouplement. Ce n'est que plus tard, lorsque j'ai aperçu les oeufs dans le nid, que j'ai eu la preuve qu'il s'agissait bien d'un mâle et d'une femelle, tant le dimorphisme sexuel de ces deux individus était peu marqué.*

Érismature d'Argentine et **Sarcelle canelle**

Sarcelle bariolée
Page de droite: **Nette demi-deuil**
Canard à queue pointue (vignette)

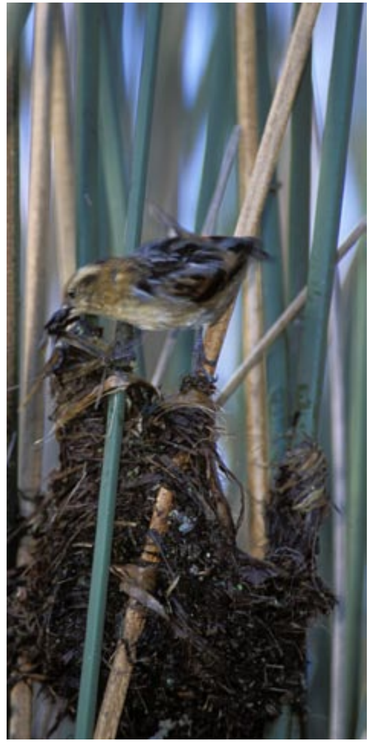
Grèbe de Rolland
Page de gauche: **Grand Grèbe**

5 novembre

Un couple de ***Tyranneau omnicolore*** *construit son nid. Spectacle fascinant! A tour de rôle, les oiseaux se remplacent sur le «chantier», le matériau au bec. Sans arrêt en mouvement, ils cimentent quelques brins de scirpes à la structure en place, à l'aide d'une sorte de gelée transparente. L'extraient-ils de la capsule gélatineuse des pontes d'amphibiens? De temps à autre, les oiseaux «s'engoncent» dans la coupelle en construction, lui donnant sa forme par de rapides mouvements latéraux.*

11 novembre

Le vent d'Ouest a chassé les nuages de la veille. De mon affût flottant j'observe la construction d'un nid de ***Synallaxe troglodyte****, un petit furnariidé inféodé aux grands massifs de roselières. Le travail est déjà bien avancé, avec une coupe profonde d'une dizaine de centimètres suspendue à quatre tiges de scirpes. Les deux oiseaux construisent, se relayant à intervalles d'une demi-heure à une heure. Ils amènent de gros brins de graminées mouillés qu'ils attachent à la construction, non sans avoir au préalable tourné rapidement plusieurs fois autour du nid, comme pour être sûr de le déposer à la bonne place! Ils passent de plus en plus de temps à l'intérieur du nid, qu'ils tapissent de brins fins et de plantes vertes aquatiques.*



Dès janvier, de grands rassemblements de cygnes se retrouvent dans la Pampa. D'où viennent-ils? Peut-être du Nord-Ouest, où les chaleurs estivales ont asséché la plupart des plans d'eau. Les oiseaux qui, dans le Nord de leur aire de répartition, se reproduisent dès la fin de l'automne, fuient vers des régions plus humides, une fois la saison des nids terminée. Ils y passeront la saison chaude.

En cette fin d'été, à quelques centaines de kilomètres au Sud de Buenos Aires, un millier de Cygnes à cou noir et Coscorobas s'alimentent dans les eaux saumâtres et les vasières de la lagune de Mar Chiquita. L'eau y est particulièrement basse. A l'aube, les Coscorobas pâturent dans quelques centimètres d'eau. Les premiers rayons du soleil illuminent leurs corps blancs tandis que des nuages d'orage peignent le ciel en gris. Toute la journée, les oiseaux vont et viennent et, le soir venu, leur plumage vire au rose orangé peu avant le crépuscule.

Les Cygnes à cou noir se tiennent là où l'eau est plus profonde. A l'instar des autres espèces de leur groupe, les couples des cygnes sud-américains semblent unis pour de nombreuses années. Pourtant, il reste encore beaucoup à découvrir sur le comportement de ces animaux. Devant moi, par petits groupes, des «Cous noirs» se saluent en dressant le cou et la tête. Parfois, entre mâles surtout, le salut se fait menace, tête au ras de l'eau. Ce comportement, connu de la plupart des anatidés, a pour rôle le maintien de la cohésion au sein des couples. L'automne et les pluies revenues, c'est à nouveau l'exode. Peu à peu le nombre d'oiseaux va diminuant. Et en juillet les vasières de Mar Chiquita sont à peu près vides.

Pendant ce temps, dans les étangs alentours, la saison des nids a repris. Caché parmi la végétation aquatique qui borde les plans d'eau, les cygnes sud-américains installent leur nid. L'hiver, plutôt sec dans la Pampa, est cette année particulièrement pluvieux. Le niveau de l'eau dans l'étang est élevé. Un couple de Cygnes à cou noir a construit son nid proche de la rive, ce qui me permet d'installer mon affût flottant sans déranger. Cet intrus de toile est vite accepté, si bien que je peux m'approcher à une quinzaine de mètres du nid.

La femelle couve seule, mais le mâle est en permanence près du nid. Il en chasse les intrus et rassemble des branchettes que la femelle dispose sur le nid, y compris pendant la couvaison. Semi-coloniaux, les deux espèces ne paraissent pas défendre un territoire qui s'étende au-delà d'une cinquantaine de mètres du nid. Après la naissance des poussins, la famille s'en éloigne rapidement et les affrontements entre deux pères ne sont alors pas rares!

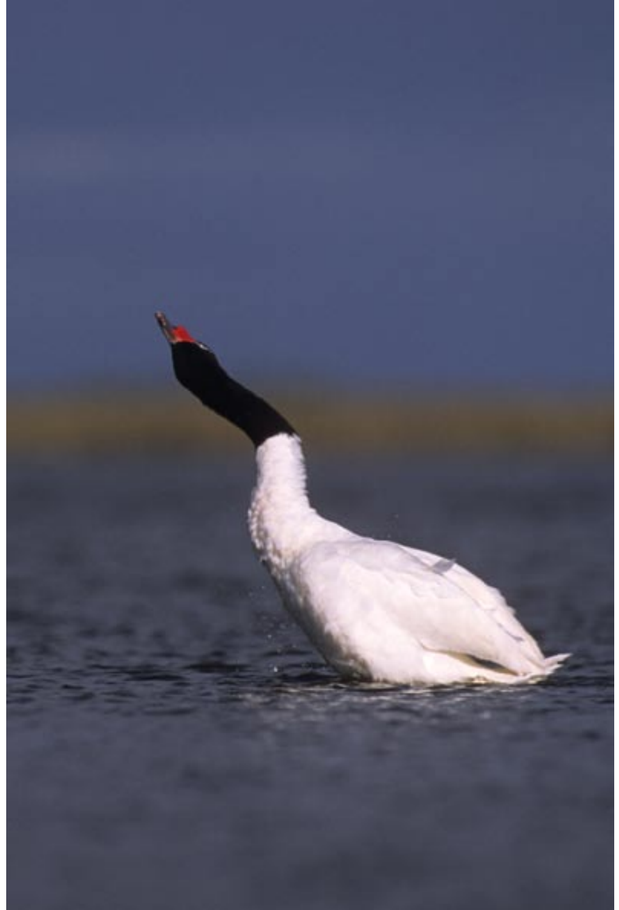
Cette année de nombreux cygnons sont nés sur l'étang. Les jeunes «Cous noirs» se déplacent pendant de longues semaines sur le dos de leurs parents. Ils quittent très vite le nid pour ne plus y revenir. Les poussins Coscorobas par contre n'utilisent jamais ce mode de locomotion. Aussi gardent-ils un certain temps le nid comme lieu de repos.

L'été arrive. Le cycle est bouclé. En association avec le vent permanent, les grandes chaleurs devraient assécher certains étangs et champs inondés de la Pampa et du Nord du pays, forçant au déplacement des milliers de cygnes. Mais si l'été est pluvieux, les plans d'eau seront peut-être suffisants pour ne pas obliger les grands oiseaux blancs et noirs à prendre leur envol vers des cieux plus cléments.

Coscorobas blancs

Cygnes à cou noir

Cygnes à cou noir
Coscoroba blanc (page de gauche suivante)



Des îles d'arbres

Dans l'empire herbeux pampéen, les arbres étaient rares. Au coeur de la steppe, rien ne venait briser l'horizon. Avec l'arrivée des Européens, tout a changé. Pour se protéger du vent omniprésent et parfois violent, chaque estancia, chaque cabane ont été entourées de leur petite forêt, d'eucalyptus surtout. Ces arbres, dont une vingtaine d'espèces ont été importées d'Australie, se portent à merveille sous le climat pampéen!

Le long des rivières du Nord de la Pampa, ainsi qu'au bord du Rio de la Plata, quelques forêts en galerie persistent. Puis, sur la côte, faisant suite aux forêts riveraines du grand fleuve, une petite communauté d'arbres couvre encore d'anciennes dunes ou cordons de coquillages déposés par la mer il y a quelques milliers d'années. En descendant vers le Sud, elle s'apauvrit pour ne plus être composée que d'une espèce, le Micocoulier de la Pampa ou «tala». Cette forêt, située sur de légères élévations de terrain, est de plus en plus morcelée. On préfère en effet y planter des cultures qui seront à l'abri des inondations.

Pourquoi donc, si les arbres introduits poussent si bien dans la steppe, en étaient-ils absents? Certains botanistes ont suggéré que la steppe actuelle n'était que la conséquence d'un déboisement des premiers habitants. On pense maintenant qu'il n'en est rien.

Les arbres n'y poussent pas car les graminées sont, sous ce climat et avec ce type de sol, véritablement imbattables! Leurs racines très ramifiées accaparent le moindre espace en surface et la moindre goutte d'eau en période sèche. Dans ces conditions, les graines d'arbres n'ont aucune chance. Mais que l'on prennent la peine de les planter et de les protéger de leurs concurrentes herbacées les premiers temps, et les arbres prennent rapidement le dessus.

Certains oiseaux, autrefois inféodés à ces petits arbres tortueux, habitent maintenant préférentiellement les eucalyptus au tronc lisse et droit. C'est le cas de la Conure veuve. Les nids de cette perruche, autrefois pillés par un opposum friand d'oeufs, sont maintenant à l'abri du prédateur qui ne peut escalader les eudalyptus. Aujourd'hui les conures pullulent au grand dam des agriculteurs!

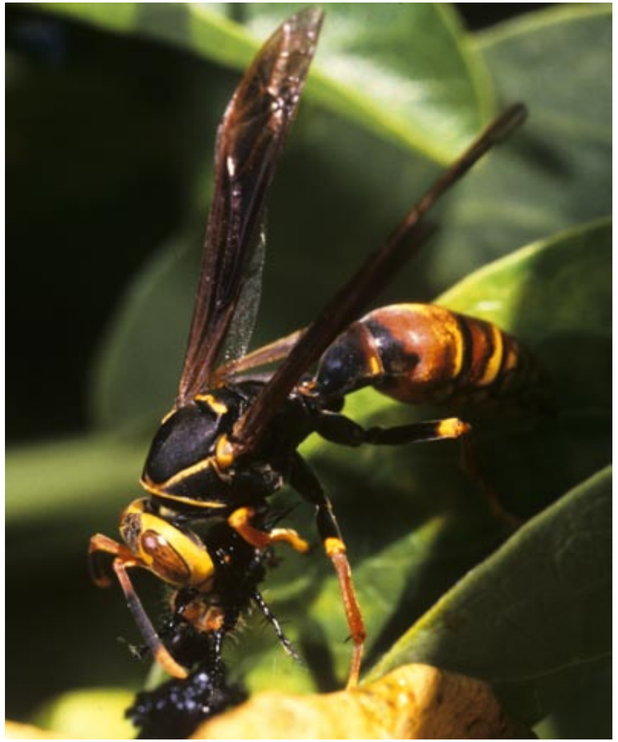
Forêt de **Micocouliers tala**

Forêt de **Micocouliers tala**
Page de gauche: **Annumbi fagoteur** à l'entrée de son énorme nid de branchage

La **Passiflore bleue** est une plante grimpante qui forme souvent un véritable rideau vert parsemé de fleurs. La **Fille de l'air** quant à elle (page de droite) se suspend simplement à une branche et se nourrit d'eau et des particules organiques en suspension dans l'air.

La **Passiflore bleue** héberge de nombreux insectes, telle la **Frittilaire du Golfe**, dont la chenille passe sa vie sur la plante. Les adultes y butinent volontiers. Page de gauche, éclosion d'une chrysalide.

Poliste dévorant une chenille de Frittilaire
Page de droite, **Xylocope**



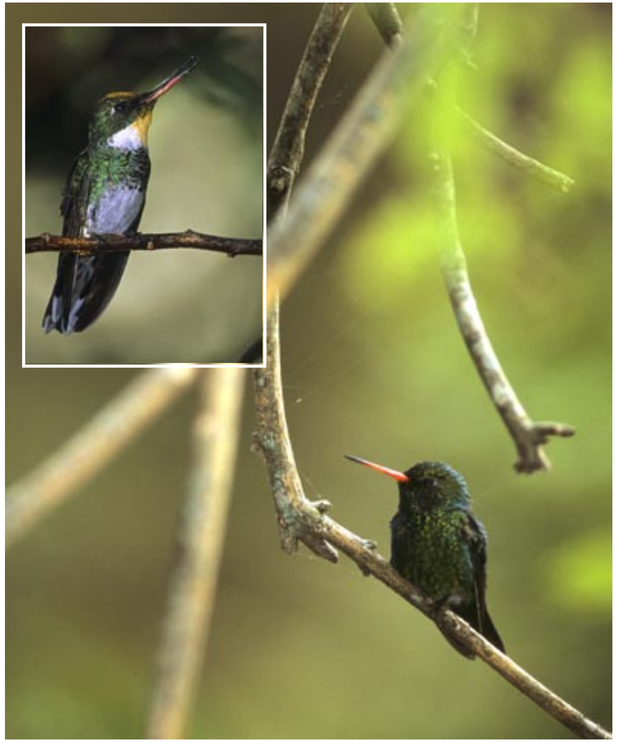
Tyran des savanes

Ci-contre: **Tyran Quiquivi**
Ci-dessus: **Moucherolle à sourcils jaunes** et **Moucherolle vermillon**
Page de gauche: **Tyran des savanes**

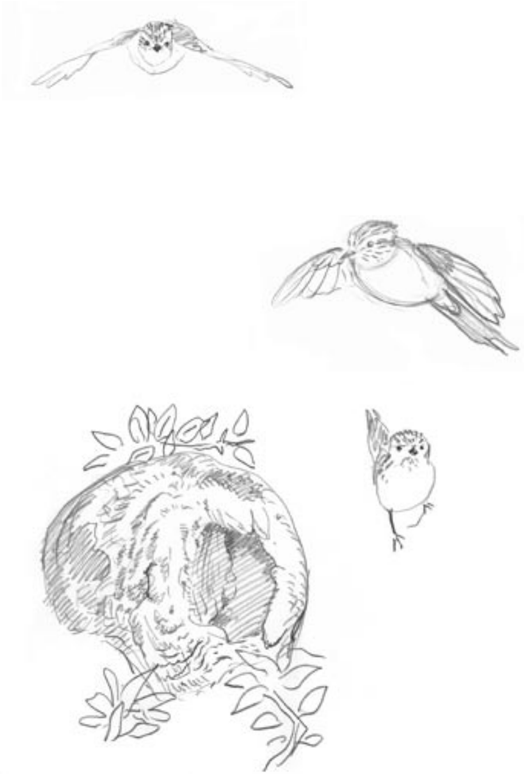
12 octobre
En pénétrant dans le sous-bois, je suis surpris par une jacasserie assourdissante et découvre en levant la tête d'énormes grappes faites d'un enchevêtrement de branches et de brindilles. Ce sont les nids collectifs des **Conures veuves** *percés de plusieurs trous, à l'ouverture desquels, telles les commères d'un locatif à leur fenêtre, les oiseaux s'appostrophent bruyamment.*

11 février
*Le jardin d'un ami. Dans un arbre bas, une petite coupe de quatre centimètres de diamètre à peine, avec deux poussins déjà grands. Le nid de l'***Emeraude splendide,** *le colibri à la plus vaste répartition en Argentine. La mère nourrit à intervalle de vingt à trente minutes. Fait rare chez les oiseaux, le mâle* (ci-contre), *ne s'en occupe pas. Entre chaque nourrissage, je profite pour installer mon matériel, que la femelle accepte sans difficultés.*

En vignette le **Colibri à gorge blanche**, un nouveau venu dans l'est de la Pampa, qui profite des plantations d'arbustes exotiques des stations balnéaires. Notez le pollen sur la gorge et le front; l'oiseau fait ici office de pollinisateur.



Gobemoucheron masqué
Page de droite: **Synallaxe de la Plata**



18 février
J'ai installé un affût dans la mandarineraie le 12 février. Le 18, je le déplace et m'y installe trois heures plus tard. Un quart d'heure d'attente à peine et mon premier visiteur se présente: un ***Pic à poitrine d'or.*** *Il donne de petits coups de bec entrouvert dans les mandarines tombées au sol et y passe la langue pour en extraire le jus.*